

Thomas B. Reverdy
Le grand secours



Flammarion

Le grand secours

DU MÊME AUTEUR

La Montée des eaux, Seuil, 2003.

Le Ciel pour mémoire, Seuil, 2005.

Les Derniers Feux, Seuil, 2008.

Le Lycée de nos rêves (avec Cyril Delhay), Hachette Littératures, 2008.

Collection irraisonnée de préfaces à des livres fétiches (collectif, direction avec Martin Page), Intervalles, 2009.

L'Envers du monde, Seuil, 2008.

Les Évaporés, Flammarion, 2013 (Grand Prix Thyde Monnier de la SGDL et prix Joseph Kessel) ; J'ai lu, 2015.

Il était une ville, Flammarion, 2015 (prix des Libraires), J'ai lu, 2016.

Jardin des colonies (avec Sylvain Venayre), Flammarion, 2016 ; J'ai lu, 2018.

L'Hiver du mécontentement, Flammarion, 2018 (prix Interallié), J'ai lu, 2019.

Climax, Flammarion, 2021 ; J'ai lu, 2022.

Thomas B. Reverdy

Le grand secours

roman

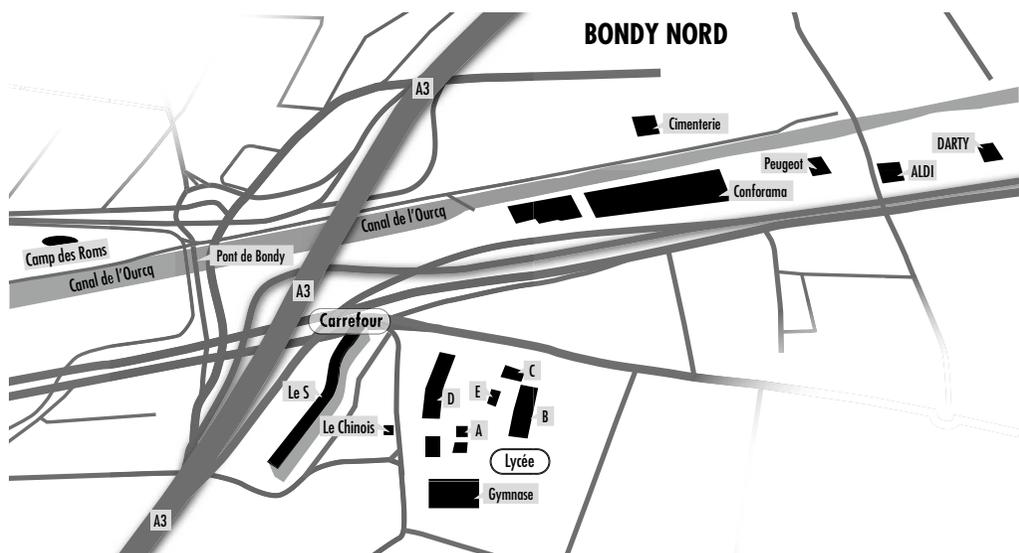
Flammarion

© Flammarion, 2023.
ISBN : 978-2-0804-2595-9

« Il n'y a point de bonheur sans courage, ni de vertu sans combat. »

JEAN-JACQUES ROUSSEAU,
Émile ou De l'éducation

« Traverser la nationale
et passer sous l'autoroute. »



Première période

07:30

Pont de Bondy

Le canal à cette heure reflète les nuages de l'aube et file comme un trait d'argent, gris et sans éclat, sous le pont de Bondy et la rampe de l'autoroute A3 qui l'enjambe en s'envolant vers Roissy. Un peu plus loin s'alignent, le long de la nationale, les entrepôts et les magasins de marques qu'on reconnaît à leurs couleurs, jaune et rouge, rouge et blanc, jaune et bleu, et, sur l'autre rive, les usines de la cimenterie aux allures de carrière.

C'est un de ces lundis de janvier où l'on s'attend à ce qu'il neige, même si ce n'est plus arrivé depuis des années.

Accoudé à la balustrade du pont, Mo contemple en contrebas les rangées de tubes d'acier de diamètres variés du Comptoir général des fontes de Bobigny qui jouxte, en bordure du canal, le campement des Roms entouré de palissades, un bidonville de caravanes et de carcasses de voitures défoncées, de tuyaux de poêle bricolés en zinc, de tables en bobines de câbles, de toits de tôle et de cloisons de palettes, un village aux ruelles

minuscules, un dédale miniature, à peine visible de la rue.

Deux Gitans promènent de gros chiens près de la piste cyclable sur laquelle Mo croit reconnaître sa prof de français, mais elle a déjà disparu sous le pont. À vélo qu'il vente ou qu'il neige, c'est une dingue, sa prof de français. Les chiens n'ont même pas eu le temps d'aboyer. Les deux gars sont en train de fumer, tranquilles. Ils sont longs et minces, avec des cheveux noirs qui leur tombent sur les yeux, des airs d'Indiens venus du fond de l'Europe.

Mo ne sait pas exactement ce que c'est, des Gitans. D'ailleurs ceux-là sont peut-être bien musulmans. Au feu, en bas du pont, leurs filles qui proposent de nettoyer les pare-brise portent des foulards aux motifs de grosses fleurs rouges et jaunes, dont elles se recouvrent à moitié les épaules, à moitié la tête. Est-ce que c'est musulman, les Roms ? Est-ce que c'est des Roms, ou peut-être des Serbes, ou des Kosovars, des Croates ? Mo connaît tous ces noms même s'il ne sait pas bien de qui il s'agit, juste qu'il y en a depuis quelques années, à Bondy comme partout où la misère pousse sur le béton.

Au bord du canal les deux types s'éloignent en bavardant, trop loin de Mo pour qu'il puisse les entendre. Leurs chiens trottent, quelques mètres devant eux. C'est difficile de deviner ce qu'ils font. Ils ont leurs propres règles, ils ne se mélangent pas. Ici, personne ne se mélange.

Mo vient du Carré, le quartier au-dessus du Marché. Sa mère l'a fait partir très tôt ce matin parce que hier

il y a eu des coups de feu, là-bas. Des tirs de kalachnikovs. La voisine du deuxième, elle a une balle qui est venue se ficher dans son mur, elle l'a montrée à tout le monde, toute la journée, c'est tout juste si elle ne faisait pas payer la visite. La mère de Mo a dit, Tu pars à 7 heures, il ne se passe jamais rien à 7 heures. Tout ça, c'est à cause de la drogue. Elle a dit, Tu vas à l'école et tu n'y touches jamais, Mo, c'est compris ? Jamais. Il a souri. Les mères font ce qu'elles peuvent, mais c'est de plus en plus difficile. Ce matin, quand il est sorti, à 7 heures, Mo est parti la tête baissée dans le froid coupant, des cernes sous les yeux, la capuche enfoncée jusqu'aux sourcils, les mains dans les poches et le sac sur une épaule, il faisait vraiment nuit, le long des allées de réverbères cassés, et c'est vrai qu'il n'a croisé personne. Il a traversé l'ancien marché, incendié cet hiver, a longé les immeubles de cinq étages rangés en ligne de bataille comme une armée silencieuse, les rues aux noms de résistants communistes et de poètes, a pris le petit chemin qui passe sous l'autoroute et remonte vers Bobigny. Il s'est arrêté sur le pont pour regarder le soleil se lever.

Il y a toujours un moment un peu miraculeux quand ça arrive, quand on est là pour le voir. Le canal est blanc comme un linceul, ciel voilé, deuil qui se traîne, de plus en plus clair, embrumé, laiteux, un ciel à croire qu'il va neiger, et puis le soleil apparaît. Il déchire les nuages, ceux de l'horizon, il les disperse, il les brûle comme une flamme brillante de soudeur qui transpercerait du coton, et le ciel autour s'enflamme, ça ne dure peut-être que dix ou quinze minutes, le vent se

lève avec le jour et le ciel devient rose et jaune comme une carte postale, comme s'il n'y avait jamais eu de nuages. Le soleil ouvre le ciel comme un voile. Laisse passer les anges. On voit aussi ça, ici.

À Bondy, il y a du ciel.

Mo est accoudé à la balustrade du pont, sur le quai du tramway direction La Courneuve, il regarde les nuages partir en lambeaux et le soleil se lever sur le canal qui flambe. Des mouettes urbaines poursuivent au ras de l'eau une bouteille en plastique ou l'ombre d'un poisson. Plus bas, le carrefour de la nationale au pied de la barre d'immeuble du S bourdonne déjà de ronflements de moteurs, de bruits de démarrage et d'accélération, de coups de klaxon de bus, semblables à des cornes de brume lointaines qui traversent le brouillard sonore de ses écouteurs. Mo monte le son, rajuste sa capuche. Se balance d'un pied sur l'autre pour combattre le froid. Il n'a que son sweat et un blouson léger, comme les jeunes de son âge, le genre de blouson de sport qui ne protège de rien. La file de voitures immobilisées, impatientes, remonte jusqu'en haut du pont. Mo qui les surplombe depuis le quai du tramway voit les passagers discuter dans les habitacles, s'énerver en donnant des claques au volant, boire une boisson énergisante en guise de café. Une femme se maquille dans le miroir de son pare-soleil. Sur les vitres du bus recouvertes de buée commencent à se dessiner des traînées de gouttes, comme sur la fenêtre de la salle de bains le matin. À l'intérieur, les gens ne sont plus que des ombres mélangées, indistinctes.

07:30

Il doit être 8 heures moins le quart à présent. Les nuages ont presque disparu. Sa prof est rentrée depuis longtemps dans le lycée. Les grilles vont bientôt s'ouvrir. Sous le pont de l'autoroute qui recouvre le carrefour, au pied du S, un attroupement se forme, comme si les flux de gens qui se croisent dans le petit matin venaient de rencontrer un obstacle, ceux qui descendent du bus, ceux qui traversent, et peu à peu un bruit d'agitation, un bruit fait de cris et d'exclamations se met à résonner sous le pont et se répand dans les brumes déchirées de l'aube, sous les éclairages orange des réverbères géants et se diffuse, plus fort que les bruits ronflants de circulation, jusqu'à lui. Mo tourne la tête de ce côté, se demande ce qui se passe, enlève un de ses écouteurs.

07:35

XIII^e arrondissement de Paris

C'est à peu près l'heure à laquelle Paul sort de chez lui.

Paul s'est réveillé à 6 h 45, puis à 6 h 54 et, finalement, à 7 h 03, presque déjà en retard. Il a ouvert les yeux dans sa chambre minuscule, surpris, au meilleur d'un rêve dont il ne se souvenait déjà plus, par les hurlements de son réveil, le souffle coupé, la bouche affreusement sèche et la tête encore lourde, entre le rhume et la gueule de bois. Il a heurté en se levant une des piles de bouquins qui jouaient les barrages de castors à côté de son lit et manqué, en tâchant d'éviter les livres ainsi répandus par terre, de s'étaler lui-même de tout son long en tâtonnant sur le sol d'un pied déjà froid, cherchant un bout de parquet disponible pour y prendre appui. Il a, pour éviter de glisser, shooté résolument dans un volume de Shakespeare en édition bilingue, en poussant son premier juron de la journée.

Une pièce peu connue, *Timon d'Athènes*, considérée par les spécialistes comme l'ancêtre un peu dingue et

vraiment méchant du *Misanthrope* de Molière, a volé sans grâce à travers la chambre.

Le miroir de la salle de bains, de l'autre côté d'un couloir étroit qui mène aussi à la cuisine et à l'autre pièce de l'appartement, ne lui dit rien qui vaille. Ses yeux brillent, humides, et le dévisagent avec méfiance. Au bord des paupières inférieures ils sont rouges et ressemblent à deux plaies fraîches dans un masque de cuir. Et puis s'écarquillant, au prix d'un effort, à force de se reconnaître, ils se mettent à détailler cet homme qui leur fait face, torse nu, dans le miroir de l'armoire accrochée au-dessus du lavabo, et ce n'est guère mieux. La peau épaissie par la cigarette, le nez qui s'est épaté avec l'âge, les rides entourant la bouche, les cernes bleus, la barbe toujours naissante, comme une ombre, et les cheveux éparpillés, noués, encadrant encore en bataille ce beau visage de copain de lycée dont on se dit qu'il a pris un sacré coup de vieux.

Alors qu'il entre dans la douche, son reflet sur la porte de la cabine lui fait remarquer qu'il a pris un peu de ventre aussi, cet hiver, ou peut-être depuis quelques hivers. Juste un peu. Un pli, à mi-chemin du nombril et du pubis, qui lui interdit à jamais de baisser les yeux sur la surface ininterrompue de son ventre jusqu'au sexe. Désormais il y a ce bourrelet, ce renflement, qui lui échappera toujours. Autrement, Paul est plutôt mince, un peu sec même, si bien qu'il ne prête pas tellement attention à son corps, qu'il ne sollicite d'ailleurs pas outre mesure, et puis qu'est-ce qu'il y peut ? Il hausse les épaules, met l'eau chaude à fond et pousse son deuxième juron de la journée

lorsqu'une cascade glacée lui saisit la nuque et le dos avec la brutalité d'un coup de fouet. Qu'est-ce qui lui a pris d'accepter ce boulot ?

Dans quinze minutes, il sera en train de boire son café noir et sans sucre dans sa cuisine, debout comme au comptoir, lorgnant de l'œil droit son téléphone portable posé sur le plan de travail, où il fera défiler les e-mails et les messages de la prof qui l'a contacté, il y a plusieurs mois déjà, et qui enseigne dans ce lycée de banlieue, dont il a oublié le nom, à Bondy, où il ne savait même pas jusqu'à hier comment on y va. La ligne 5 jusqu'au bout, puis le tramway, c'est ce qu'elle avait écrit, Le tramway pas les bus, arrêt Pont-de-Bondy, et elle avait joint à ses explications un petit dessin griffonné, sans doute recopié à partir d'une carte obtenue sur Internet, puis photographié.

Les mots « traverser la nationale » et « passer sous l'autoroute » retiennent son attention. Doit-il s'inquiéter ?

De Bondy, du 93 et de la banlieue en général, Paul ne connaît que ce qu'on en dit aux informations. Vénissieux à Lyon, les Baumettes à Marseille, les 4 000 ou la Grande Borne en banlieue parisienne ne sont pour lui que l'équivalent de territoires légendaires, de terres sauvages et inconnues dans lesquelles il n'a aucune raison de mettre un jour les pieds.

Paul n'est pas un aventurier. C'est même à peu près tout le contraire.

Paul est écrivain. Poète.

Depuis qu'Aurélië l'a quitté pour un de ces types pleins de testostérone qui font du sport presque tous les jours, il n'a plus beaucoup de goût à rien.

C'est arrivé pendant le confinement de l'épidémie, en 2020. Elle avait réussi à rencontrer quelqu'un pendant le confinement. Un type du quartier que Paul continue d'apercevoir de temps en temps. Ils faisaient leur jogging ensemble, Aurélie et lui, d'abord le dimanche matin, et puis de plus en plus souvent, jusqu'à ce qu'elle aille courir tous les jours, et même deux fois par jour en remplissant des attestations bidon comme on avait appris à le faire. Deux fois par jour, ça ne lui ressemblait pas du tout, elle revenait toute rose et en nage, luisante de sueur, des mèches de cheveux collées sur le front, c'était dégoûtant. De toute façon elle ne voulait plus qu'il la touche. Il n'y en avait plus que pour son jogging, ses « 5K », son « fractionné » et ses « sorties longues », enfin tous ces mots qui auraient dû rester l'apanage de quelques sportifs professionnels. Paul ne la reconnaissait plus mais il ne pouvait rien dire, ils n'avaient pas de chien, pas d'enfants non plus, et il n'y avait pas d'autres occasions de sortir pendant des semaines. Alors elle retrouvait ce type deux fois par jour, Bertrand ou quelque chose comme ça, un vieux prénom, ils s'envoyaient des textos pour se retrouver et ils n'ont pas tardé à s'envoyer en l'air. Paul s'est bien douté qu'il y avait quelque chose, mais il ne pensait pas à ça. Personne ne pensait à ça. On pensait stress, anxiété, télétravail. On pensait claustrophobie, agoraphobie, hypocondrie. Mal de poitrine. Oppression. Mais sexe, plaisir, luxure, personne, évidemment personne ne pensait à ça. Quand Aurélie a fait une petite valise, un matin, au lieu de sortir en short rose, qu'elle lui a dit comme ça, C'est fini, je

repasserai prendre mes affaires, je ferai une attestation de déménagement, je crois que ça marche, il n'a rien compris. J'ai rencontré quelqu'un, je vais me confiner chez lui. C'était au-dessus de ses forces.

Tout le temps qu'a encore duré l'épidémie, il a complètement déprimé. Incapable d'écrire sur l'échec total de sa vie sentimentale, et incapable de se concentrer sur quoi que ce soit d'autre que son propre malheur, il s'est muré dans le silence et l'inaction la plus totale. Il est si peu sorti, de peur de les croiser tous les deux avec leurs baskets fluo et leur nuage d'hormones, que ses voisins de palier, à deux reprises, sont venus frapper à sa porte pour vérifier qu'il n'était pas mort. Et puis peu à peu, comme on dit, la vie a repris ses droits. Deux ans d'épidémie, ça passe plus vite qu'on ne croit. L'Urssaf Limousin qui commençait à gérer les droits d'auteur lui a attribué un numéro, et sa caisse de retraite a menacé de le poursuivre en justice à cause de plusieurs années d'arriérés. Même les vies de merde reprennent leurs droits, disait-il en souriant à ses amis, au comptoir du café en bas de chez lui, c'est une loi de la nature. Il n'y a que les gens qui se croient heureux qui peuvent définitivement se replier sur eux-mêmes à la faveur d'une épidémie.

À la rentrée, il a décroché une bourse pour animer un atelier d'écriture, pendant un trimestre, dans ce lycée de banlieue où il se rend ce matin pour la première fois. Il ira deux jours par semaine, quatre demi-journées, selon les besoins des profs. C'est plutôt bien payé. De quoi tenir pendant cinq ou six mois. Il a dégoté ça en s'inscrivant, comme il aurait joué au Loto,

auprès d'une association d'auteurs dramatiques qui n'en a pas que le nom et qui accepte un peu n'importe qui, étant donné que presque personne n'arrive à faire monter ses pièces. Entre les écritures de plateau des comédiens à fibre sociale et les adaptations libres des stars du patrimoine, il n'y avait plus beaucoup de place pour le théâtre d'auteurs vivants, en France, lui a dit le président de l'asso. Ils ont ri ensemble et Paul a ajouté : Pour le texte en général. De toute façon, du théâtre, il n'en a jamais écrit. Il a publié quelques romans restés inaperçus, mais son truc à lui, c'est la poésie.

Posant alternativement un pied sur l'autre sur le carrelage froid de sa cuisine miniature, debout près de l'évier, il regarde couler de la fenêtre un jour gris dans la cour de l'immeuble. Son salon, enfin disons l'autre pièce de son appartement, est encore plongé dans le noir, les rideaux tirés sur le vis-à-vis de la cour. C'est là qu'il finit par retrouver, habitué à remonter les pistes de son désordre, devant le canapé aux grands coussins avachis, sa paire de boots en cuir bleu, des bottines pointues qui lui rappellent des temps à la fois plus fastes et plus rock'n'roll.

La minichaîne affiche à présent crânement 7 h 30. Elle ne dort jamais. Paul s'en est bien rendu compte, au moment de la séparation, lors de nuits passées en insomnie sur le canapé, à faire semblant de lire en s'agaçant, à observer l'ombre du ciel et la clarté sépulcrale de la lune sur la pierre de taille de l'immeuble : les chiffres de la minichaîne égrainent chaque minute, ils sont infatigables, ils connaissent toutes les heures de la nuit.

En ouvrant les rideaux, Paul est frappé par le froid qui caresse la fenêtre et, s'approchant, il voit son souffle se changer en vapeur fugace. Dans l'immeuble, des fenêtres éclairées de salles de bains, de cuisines embuées attestent qu'il est déjà l'heure d'une nouvelle journée. Une de ces foutues journées d'hiver à ne pas mettre le nez dehors, se dit-il en enfilant ses bottines, dansant d'un pied sur l'autre et jurant pour la troisième fois ce matin en manquant de perdre l'équilibre, se retenant de justesse à la poignée de la fenêtre. Il pense fugitivement à Pierre reniant le Christ, au chant du coq, à l'aube se levant sur la colline des morts. À quoi ressemblera-t-elle, cette prof de français ? Candice quelque chose. Elle a une jolie voix, mais qui n'a pas une jolie voix au téléphone quand on ne se connaît pas encore ?

Sur son bureau qui est aussi la seule table de l'appartement, il ramasse les trois bouquins dont il a prévu de parler aux jeunes, son cahier ligné souple, déjà bien entamé par des notes sans suite et des brouillons de lettres au Trésor public, ses écouteurs et deux stylos à bille, et fourre le tout dans une serviette en cuir aux bords usés. Puis il rentre sa chemise blanche et froissée dans son pantalon, noue une écharpe autour de son cou, attrape son manteau qui pend mollement à la patère, à côté de la porte d'entrée. Bondy, nous voilà !

Il faut bien vivre.

Paul est écrivain. Poète.

07:40

Canal de l'Ourcq

Lancée depuis Pantin comme une balle, filant au guidon de son vieux vélo de course en acier, celui qu'elle avait chez son père, à Lyon, d'un jaune doré qu'on ne fait plus, avec les pattes de changement de vitesses sur le cadre, fonçant sur la piste bien droite, au ras de l'eau, entre la ligne de métro et le canal, laissant défiler le paysage autour d'elle, les grillages et les murs tagués d'en face, les rats qui courent dans les buissons et plus loin encore, au-delà du métro les rails à n'en plus finir de la gare de triage de Bobigny et ses entrepôts techniques, enchaînant les chicanes sous les ponts de métal hurlant, Candice commence à sentir dans ses cuisses une raideur qui menace de se changer en crampe à chaque nouveau coup de pédale. C'est le moment, après le petit crochet autour du bâtiment désaffecté de la SNCF et son ancien quai d'appontement, où elle plonge dans la ligne presque droite et lisse qui traverse le parc de la Bergère. Il n'y a plus sur la piste, à partir de cet endroit et à ce moment de la journée, que les coursiers de l'aube qui foncent vers

Paris en sens inverse, la cadence rapide et le pédalage bien rond, quelques joggeurs matinaux et les mouettes qui frôlent de l'aile le miroir du canal. Candice ralentit. Laisse son esprit partir un peu plus loin, prendre de l'avance.

La sensation de glisse à vélo est tellement plaisante que, parfois, elle ne pense à rien. Ce n'est pas le cas ces jours-ci parce que sa vie est en train de prendre une espèce de tournant. Elle le sait, c'est à cause de son père.

Elle appellera l'hôpital tout à l'heure. Il est en train de mourir là-bas, loin, et il faudrait qu'elle y aille, il faut qu'elle trouve le temps, il faut qu'elle trouve le temps et l'énergie de le faire. Quand les gens sont morts, se dit-elle, on a droit à des jours de congé pour ça, pour l'enterrement, mais quand ils ne sont pas encore morts, c'est compliqué. Pourtant c'est maintenant qu'il faut aller le voir.

Son père meurt. Et à vrai dire, ça fait longtemps.

Il n'y a pas de raison que ça s'améliore à présent mais, tant qu'il n'est pas mort, c'est comme si cette phrase ne voulait rien dire. Non qu'elle ait le moindre espoir. Simplement, elle attend.

En bordure du parc les vigiles à la peau noire et luisante de sueur, malgré le froid vif de l'hiver, s'entraînent sur les équipements sportifs de plein air, essentiellement des barres de traction. Ils offrent un spectacle qui tient à la fois de la salle de sport et de la promenade de prison, en tout cas telle qu'on la voit dans les films américains. Un peu plus loin, une cour de Gitans sans âge sortis d'un conte fantastique semble tenir conseil sur les gradins en béton d'un improbable amphithéâtre.

Elle les connaît sans les connaître, ils font partie du paysage. Elle se le dit presque tous les matins depuis qu'elle se rend dans ce lycée à vélo : c'est un drôle de territoire, cette banlieue. C'est la frontière d'un monde. Derrière un petit bois il y a le campement de bagnoles défoncées où ils habitent. La casse sous l'autoroute gardée par de gros chiens. Le fil du canal qui s'étire et le ciel qui s'éclaire à l'est.

Candice se penche à travers la dernière chicane et sous le dernier pont, celui de l'A86, après celui du RER, elle fait attention, elle a ralenti à cause du léger verglas des ombres, comme en forêt dans les endroits qui ne voient jamais la lumière, puis elle arrive, elle est presque arrivée.

Deux doigts sur les freins, tranquille, à éviter les chiens et les promeneurs, elle regarde vers le haut les gamins qui traînent sur le pont du tramway. Elle se laisse glisser en roue libre jusqu'à la jonction avec la voie de chantier qu'elle remonte lentement, sans effort, avant de franchir le canal et d'atteindre le passage clouté du carrefour. Elle s'arrête un moment. Calcule ses chances de traverser.

Le carrefour du pont de Bondy, tentaculaire et dangereux, baigne dans la lumière orangée des lampes au sodium qui se diffuse doucement à travers le brouillard du matin. Ici, l'autoroute A3 est suspendue à vingt mètres du sol. Elle se sépare de ses premières sorties qui plongent vers la ville dans des courbes aériennes et rejoignent la nationale, la N3 qui passe au-dessous en trombe au milieu d'un entrecroisement gigantesque et confus de rues, qui sert aussi d'aiguillage à tous les

LE GRAND SECOURS

bus de la zone : Auber-Pantin-Bobigny d'un côté, et Bondy-Aulnay-Sevran de l'autre.

Elle a beau venir là tous les matins, elle n'en revient toujours pas.

Un carrefour sous l'autoroute, nom de Dieu, au milieu d'une mosaïque de terrains vagues abandonnés aux Roms et à leur casse, un carrefour comme une zone franche, arpentée frénétiquement dans tous les sens par les derniers arrivés, des *harragas* qui ont brûlé les frontières depuis le désert algérien et à qui on a laissé les trafics les plus pourris, toute la journée à courir la sortie des tramways et les sept feux rouges pour proposer des clopes de contrebande – Maroulouboro ! Maroulouboro ! – avec des gestes brusques de jeunes camés au Rivotril et des accents qui roulent comme des volées de pigeons.

Candice se décide enfin à traverser la nationale et passe sous l'autoroute, c'est ce qu'elle a écrit sur le petit dessin qu'elle a envoyé à l'écrivain qui doit venir tout à l'heure. Elle contourne la barre du S, qu'on appelle ainsi parce qu'elle ondule pour suivre la courbe de l'autoroute, avec son petit terrain de jeux et ses trente poubelles qui débordent deux fois par semaine, et comme tous les matins elle croise Lucky, toujours là comme une espèce de gardien, sa tête de moineau déplumé, sa démarche de pantin, Lucky en sandales toute l'année, qui vit là, sous l'autoroute, Dieu sait où, Candice lui fait un signe de tête qu'il ne voit pas et tourne à gauche, pénètre sur le parking du lycée.

Elle n'a jamais voulu être prof.

07:50

Sous l'autoroute

Il marche de biais, comme les pigeons, comme s'il n'y voyait pas clair ou que son cerveau avait du mal à recoller les images. Il fait de tout petits pas, ne s'appuie que sur la pointe des pieds, ne pose jamais les talons, comme s'il était prêt à s'envoler, et c'est l'impression qu'il donne, avec les coudes collés au corps et les avant-bras qui surgissent de ses manches trop courtes, ses longues mains maigres qui s'agitent, on dirait qu'il a perdu ses plumes et qu'avant c'était une sorte d'oiseau, un échassier c'est sûr, un héron perché sur de grandes pattes qu'il lève bien haut pour avancer, l'une après l'autre, et qui regarde à droite, à gauche, et qui plonge soudain pour becqueter quelque proie. Sauf que Lucky, ce qu'il pêche, c'est des clopes. Tous les mégots jetés autour des Abribus, pour tromper le temps, l'ennui ou la mort.

Ce n'est pas son nom mais plus personne ne sait comment il s'appelle, même pas lui. C'est un Français ou il en a tout l'air, les yeux bleus comme un candidat à la présidentielle. Des grands yeux fous, clairs comme

des phares, dans un visage long et ridé au-delà des expressions humaines. Le genre de visage taillé aux électrochocs. Des épis qui dépassent d'une tignasse coupée court. Les gens s'écartent. Tous ceux qu'il croise, il les regarde dans les yeux. Incapable de ciller. Il avise les gens qui fument comme s'il verrouillait des cibles et il fonce. Droit dans les yeux, t'as pas une clope.

Le mec la laisse tomber par terre en le regardant et il l'écrase.

Lucky fixe la godasse en train de disperser les braises minuscules et d'écraser le tabac. Il y avait au moins une demi-cigarette, là-dedans. Il s'est figé, légèrement tassé sur lui-même comme si on venait de le frapper derrière les épaules. Il ouvre la bouche comme s'il allait parler. Relève la tête.

C'est un type entre deux âges. Grand. Costaud. Les épaules larges. Le regard dur. Le gars lui crache la fumée au visage. Lucky ne bouge pas.

Il tremble. Il est secoué d'un grand frisson. Dans le dos, les épaules, il est obligé d'agiter les bras pour que ça s'en aille. Il fronce les sourcils, serre les dents. Fait demi-tour. Il reviendra, pour le mégot. Ça ne sert à rien de prendre un coup. Sinon, il faudrait en prendre toute la journée. Il y en a, ils sont là que pour ça.

C'est un des jeunes qui réagit, peut-être sans le vouloir ou peut-être par provocation – comment savoir –, sans s'adresser au type directement, un des jeunes qui sont là à discuter sous l'autoroute, le temps que les groupes se forment, au fur et à mesure des arrivées des bus, avant de partir au lycée en bande, il fait avec la

bouche ce bruit de succion qui exprime tout à la fois la lassitude et le mépris. *Miskine*.

Le type l'entend. N'attendait que ça. Pourquoi tu me parles en arabe ? T'as quelque chose à me dire ? Et ça commence à s'embrouiller. Le lycéen aurait pu s'écraser mais il y va. Tu ne peux pas t'écraser, ici, sinon tout le monde te marche dessus. Il y va même de bon cœur. Les jeunes, ça part vite et les insultes, c'est comme un sport, une espèce d'échauffement. Bientôt les deux camps ont leurs supporteurs.

T'aurais pu lui filer ta clope, t'es vraiment qu'un bâtard. Comment tu me parles, p'tit enculé, fils de pute, et Comment tu parles de ma mère, et Je vais te la mettre bien profond, Moi je vais te niquer ta race, entre la menace de torture et la promesse de sexe, avec une espèce de surenchère dans la vulgarité, très vite ils en arrivent à des insultes qui ne peuvent plus donner lieu qu'à une explication virile, Je vais lui faire ça à ta mère tu vas voir, La tienne je lui ai fait hier soir. Et soudain, ça éclate.

On entend les claquements sourds de la chair sous l'impact des coups. Le corps, quand il encaisse, on dirait qu'il clapote comme quelque chose de liquide. Ça résonne à l'intérieur. Peut-être que ça fait cet effet-là parce que c'est un bruit qu'on reconnaît, d'instinct. Ça craque un peu, aussi. Plus sec sur les os. Mais rapidement, on s'empoigne. C'est pas possible de se balancer des directs pendant trop longtemps, ou alors il y en a un qui tombe pour le compte. Les deux gars se jettent l'un sur l'autre, lèvent un genou, baissent la tête. On voit que le vieux a de l'entraînement, il se protège

bien, quant au gamin il lance les poings en avant, mais c'est en aveugle. Ça fait des moulinets en continuant à gueuler et c'est un bruit pas croyable, en quelques secondes, qui s'élève du carrefour, parce que tout le monde s'y met. Il y a les lycéens qui crient le nom de leur copain et l'encouragent à tuer l'autre, et les gars du S qui attendent le bus qui hurlent d'arrêter. Il y a des femmes qui s'écartent en courant et appellent à l'aide, mais qui ?

Le jeune frappe sec et il va vite, mais l'autre encaisse. Il est plus lourd, et quand il se décide à frapper, à chaque fois on a l'impression qu'il va assommer le gamin. Le lycéen a déjà l'œil éclaté, le gauche, fermé par un direct, quand ses copains parviennent à s'interposer, au moins quatre braves garçons avec un bras tendu contre la poitrine du vieux, et l'autre main serrée sur le blouson de leur pote. Il a la bouche et le nez en sang. Une poche de sa parka déchirée.

Ils le traînent tout le long du bâtiment. L'essuient avec son propre tee-shirt. Vingt fois, le même fait mine de revenir à la charge. Érucite. Invective. Mais tout le monde sait que c'est fini. Il a perdu, c'est tout. Il va y penser pendant des heures, des semaines, il va faire bouillir son ressentiment, faire mijoter sa rage des nuits entières. Mais il a perdu.

Il regarde dans le vide, évite le regard des copains. Pourtant personne ne se fout de lui. L'autre mec, c'était un malade. Ça se voyait qu'il ne cherchait que ça. Un gros en blouson de bombardier, les cheveux rasés, un facho, il y en a de plus en plus. Ils vont à la salle et ils prennent de la masse pour se venger de